

Une visite à nos troupiers

Autor(en): **L.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 46

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est ainsi qu'on balance au sujet du terme qui doit signifier, à l'avenir, être fier, se croire un grand personnage. L'usage actuel flotte entre « se monter le cou » et « se gober. » Une appellation plus nouvelle viendra peut-être, comme le troisième larron, mettre les deux premières d'accord en prenant leur place ; jusque-là nous avons le choix. Nous ne parlons que pour mémoire des expressions « se pousser du col » et « se hisser le pavillon, » qui n'ont pas encore leur droit de bourgeoisie.

Les naïfs et les enthousiastes sont traités aujourd'hui sur le même pied. Ce sont les uns et les autres des gens qui croient « que c'est arrivé. » Si vous croyez que c'est arrivé, vous êtes un homme jugé.

Un ennuyeux a droit, à notre époque, au titre de « bassin » ou de « raseur, » à moins qu'il ne préfère être « tannant » ou quelque chose de semblable. Soyez au contraire amusant, gai, bon compagnon, vous serez aux yeux de beaucoup de gens un « bon zig, » un « crâne lulu » ou un « rude type. »

Oh ! les types ! Voilà des gens nombreux ! L'homme lui-même n'est plus un homme, c'est un type : un bon type, un vilain type ou un riche type, mais c'est toujours un type.

Il s'est même trouvé un homme, non un type, assez abandonné des hommes et du ciel pour créer, dans un instant d'égarément, le féminin insensé de « typesse ! »

Celui-là est immense, inouï, il caractérise la situation. Pourquoi aller plus loin dans ce triste débordement ? Faisons un pari.

Les présidents de nos nombreuses sociétés de chant, d'étudiants, de tir aux armes les plus diverses, avaient coutume, dans leurs réunions, de saluer la présence de leurs membres passifs ou honoraires à peu près en ces termes :

— Messieurs, nous avons été bien heureux de voir au milieu de notre petite fête un bon nombre de nos chers membres honoraires. Je vous propose de boire à leur santé.

Nous prévoyons qu'avant peu on portera, dans un magnifique élan oratoire, le toast suivant :

— Messieurs et chers amis ! Vous êtes tous des types trop malins pour qu'on puisse vous la faire. Mais, blague à part, ça nous a bigrement bottés de voir à notre bastringue un seillon de ces vieilles têtes de pipes ! A ta santé, ma vieille !

E.

On dit généralement qu'on doit se défier de son premier mouvement. Un voyageur en vins français vient d'en faire une fois de plus l'expérience.

Représentant d'une maison du Beaujolais, très honorable d'ailleurs, il se présente à Bâle chez un de nos compatriotes, établi là depuis de longues années.

Après avoir énuméré les différents produits qu'il a en note, il se met en devoir d'en faire ressortir

les qualités, tout en mettant en lumière les soins attentifs et rigoureux que sa maison apporte aux vins qu'elle livre à ses clients.

Tout cela est dit dans ce langage aisé, charmant, dont nos aimables voisins ont le secret.

Mais notre Vaudois reste insensible à ces sollicitations et répond simplement :

— Merci, je suis pourvu.

— Vous ne prendrez pas même une demi-barrique de notre Fleury extra et d'un velouté...

— Non, voyez-vous, c'est inutile d'insister davantage, je suis propriétaire de vignes à Yverne, dans le canton de Vaud, et je ne bois que de mes produits.

— Dans ce cas-là, je comprends vos raisons, reprit le voyageur toujours poli.

Et d'un ton plus dégagé :

— Le canton de Vaud, Yverne, je connais ces pays-là, cela donne un gentil petit vin blanc, et puis, au moins, vous savez ce que vous buvez !

L. C.

Une visite à nos troupiers.

Je vais faire, le sac au dos et comme un véritable soldat, une petite excursion dans les diverses localités occupées par nos troupiers de la 1^{re} division.

Voici Romanel, l'un des cantonnements de nos carabiniers, soldats vraiment d'élite, la coqueluche des jolies villageoises et les chéris du colonel de Salis, qui les appelle mes *vigouss*, mes *loustics*.

Je rencontre là trois joyeux carabiniers lausannois sortant d'une grange, sur la porte de laquelle on lit en lettres tracées par une main habile : *Au Bazar du progrès. — Spécialité d'articles militaires et autres. — Régale des conscrits.* « Pauvres amis, leur dis-je, comment tuez-vous le temps dans ce village ? »

— Comment on tue le temps, pauvre vieux !... dit Marcus de son ton dégagé ; mais on multiplie sa vie ici ! Horaire de Berne : Diane, 5 ¹/₂ ; — 6 ¹/₄, bains de pieds dans l'herbe mouillée ; — 7 ¹/₄, cacao fumé ; — 8 à 11 ou 12, arrachage de pommes de terre avec botte rationnelle. Puis bouillon aux étoiles fédérales, mélangées quelquefois d'attaches de tabliers ou autres légumes de ce genre, et bœuf de Berne traditionnel. De 2 à 7, répétition du service du matin, avec circonstances aggravantes.

Le soir, liberté !... Oh ! seulement jusqu'à 9 ¹/₂ ; pas trop de gâteries de papa ! Alors on utilise, on use et on abuse de ce temps : L'opéra, la comédie, le théâtre Guignol, voire même le drame et le cirque, forment nos principaux délassements ; puis un brin de danse termine agréablement la soirée. Le grand opéra, le drame et la haute comédie se jouent au *Grand déméloir*, boulevard des Arlequins (vulgairement, la machine à battre), lorsqu'on ne peut aller à la Scala de Vufflens. Au *Grand boute-entrain* (la grange à pont), se trouve le cirque. Tous les soirs, grandes voltiges et sauts périlleux sur des chevaux non dressés (fourches encauchonnées) et exercices gymnastiques variés ; puis la grande défaite et la fuite des Fribourgeois au Mont-Charney, en 1847, — sur le tas de foin

Le train siffle et me transporte jusqu'à Echallens. La troupe est absente, mais partout des inscriptions qui attestent qu'elle y a séjourné. Ici, on lit : *Au moulin du Talent ; grand choix de calembourgs.* Plus loin : *Au séjour du Talent ; on parle français fédéral.* Et tout à côté : *Au cœur de la Côte ; vin à l'apporter, etc.*

J'arrive à Poliez-le-Grand, où se trouve le bataillon 10, de Genève. La cuisine attire tout d'abord les regards. A l'entrée et à côté de portraits assez bien exécutés, on lit : *Au*

Homard de St-Gervais, Rosbifs à l'espérance et baeflecks à l'escamoteur.

— Eh ! dites-zy voir les amis, nous crie l'un des cuisiniers, vous n'auriez pas occasion d'une andouille mitonnée presque à l'état de gelée contre quéques mâtzilles ou même quéques verrées de Crépi ?

— Gardez votre andouille, mes braves, et veuillez accepter cette bouteille de Lavaux.

Ah ! Dieu me damne, vous me coupez le sifflet. Vous êtes un fameux zigüe. Dis-voir, Jarguillard, quelle bombance ! une mamelle de Lavaux !

Des éclats de voix et des rires bruyants m'attirent vers le milieu du village. Je vois un troupière tournoyer en l'air, puis retomber sur une couverture tenue aux quatre coins par de robustes gars. La couverture solidement tendue chaque fois qu'il retombait, le pauvre diable était lancé toujours plus fort et ne pouvait absolument pas sortir des mains de ses bourreaux. En argot militaire, cela s'appelle en bernier un.

Dans une grange voisine, portant cette inscription : *Au Carillon de St-Gervais. Réunion des amis de la liquette*, on entend chanter :

Malheur à celui qui repipe,
Où qui repipe,
Malheur à lui !
Vivat la gloria,
Vivat la gloria
Du Wetterli
Où !

Sur la porte de la dernière grange : *A celui qui a cassé la patte à Coco. Casino des amis de Carouge.*

A la sortie du village, je ramasse une lettre dont voici le contenu :

Oh ! ma charmante Salomé,
Bijou de mon cœur tant aimé,
Tu me parais toujours plus belle !
Lorsque jaillit de ta prunelle
Ce doux regard rempli d'amour,
J'ai peur de voir mon dernier jour !
Quand je vois cet œil qui louché
Et le sourire de ta bouche,
Montrant un solide dentier,
Et cette oreille en bouclier,
Quand je vois, etc., etc.

Mon intention est d'atteindre Vuarrens avant la nuit. Je fais route avec un paysan et nous entamons conversation sur la question militaire.

— Etes-vous content de nos troupiers ?

— Hum ! on ne peut pas trop se plaindre... Ils s'amuse-ment du reste comme des bossus.

— Bah !

— Tenez, hier soir, ils en ont fait une drôle au bout du village. L'un avait une flûte, d'autres se sont munis d'arrosiers, d'entonnoirs, etc. Avec cela, ils faisaient une musique d'enfer qui attira une foule autour de la fontaine. Puis un grand farceur monte sur le bord du bassin et commence un long discours qu'il termine par ces mots : « Avec un sou chacun pour la musique, nous allons vous faire voir ce que vous n'avez jamais vu ! »

La plupart des personnes présentes donnent un sou, pendant que l'orateur débite un tas de sornettes sur la manière de faire un bon bouillon. Enfin, sortant un morceau de viande crue de sa poche, il la lance dans l'eau en s'écriant : « Eh ! bien, ce que vous n'avez jamais vu, c'est autant de bouillon avec si peu de viande ! »

— Et c'était fini ?

— C'était fini.

A la tombée de la nuit, j'arrive à Vuarrens, où le bataillon 7 est cantonné. C'est là qu'on retrouve les anciens chasseurs de Lausanne, les joyeux vivants d'autrefois, ceux que l'on recrutait ainsi du temps du capitaine L... :

— Etes-vous gymnaste, vous ?

— Oui, commandant ; premier prix couronné au dernier concours de Bumplitz !

— Alors, bon pour les chasseurs de L...

Dans le cas où la réponse était négative, le jeune homme le mieux doué était inévitablement incorporé dans la *une*, quand ce n'était pas dans la *quatre*, alors soigneusement composée de tous les éléments les moins qualifiés.

Voici la cuisine, sur la porte de laquelle on voit un dessin grotesque représentant un consommateur retirant de la gamelle la *patte d'aise*, laissée là par distraction. Puis au-dessous :

*Ventre affamé n'a pas d'yeux,
Et le bouillon de même.*

Un peu plus loin, on lit : *Grand déballeage de bicarbonate d'infanterie.*

Mais voilà l'auberge ; entrons.

(A suivre.)

Onna rude gruletta.

Dou z'incourâ que voïadzivont à pî, sê trovirent on dzo à tard ein passeint pè on veladzo qu'étâi proutso d'on grand bou. Cé bou étâi gaillâ sorent, kâ on lâi attaquâvê soveint lè dzeins, et cliâo dou z'hommo dè pé renasquâvont dè lo travaissâ dè né, et sê desiront que faillâi tâtsi d'atteindrè lo dzo dein lo veladzo.

— « A-te cauquon », se firent ein tapeint à la porta de 'na mâison iô lo crâisu étâi onco allumâ ?

— Oï ! se repond 'na fenna, que vint âovri ; et quand le ve cliâo grantès robès nâirès, le fe eintrâ lè z'incourâ que lâi demandiront se poivont cutsi.

— Què oï, se le lâo fe, et le lè menâ dein on pâilo pè derrâi, iô y'avâi on gros lhi et iô furont be n'ézo dè sê reposâ.

Quand l'est que furont quazu eindroumâ, vouâi-que que tot d'on coup l'ouïont déveza dein lo pâilo à coté et coumeint l'étiot gaillâ accutârès, y'ein a ion que va mettrè se n'orollie contrè la parâi qu'étâi fête dè lans que n'aviont pas étâ rabottâ avoué lo djeiniâo, kâ on poivè fourrâ lo guelindiein eintrémi, et l'ouïe que l'hommo, que s'étâi réduit on boquenet tard, desâi à sa fenna :

— Ora, n'est pas question, s'agit dè sê dématenâ déman et dè sê léva dè bou-n'hâora ; ne volliein tiâ lè dou nâi...

Ma fâi quand cliâo z'incourâ oïront cein, coumeinciront à grulâ et à se reveti, kâ cliâo dou nâi, binsu que l'étâi leu et vo peinsâ bin que n'aviont diéro einviâ dè droumi. Ne poivont pas frou sein passâ pè la tsambra iô étâi cé l'hommo, et sê volliavont confessi dévânt dè mourri quand l'uront l'idée dè décampâ pè la fenétra. L'âovront tot bala-meint et cé qu'avâi accutâ, qu'étâi mégrolet et femelin, châtôt lo premi et tracé sein sê reveri. L'autro qu'étâi gros et pansu vâo châtôtâ assebin, mâ l'étâi tant pèsant que sê trossè 'na tsamba et que l'est d'obedzi dè restâ quie. Ne fasâi rien tsaud et lo pourro coo sê trainè vai 'na porta que l'âovrè po sê mettrè à l'avri, et à l'avi que l'âovrè, dou gros caïons saillont ein remâofeint et sê sauvent. Recliou la porta et reste quie sein savâi que volliâvè fèrè, quand su lo matin on vint âovri l'éboiton. L'étâi l'hommo terriblio, on couté à la man, que fâ : Allein vâi, cliâo dou nâi, stu iadzo n'ia pas dè nâni, vo faut bas, hardi, frou!... Lo pourro incurâ, pe moo què vi, et cutsi su la paille, criè